

Que les temps sont changés !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 31

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203550>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Der chaibe Badoux!

LES Rochers de Naye, que nous n'avions pas revus depuis assez longtemps, sont vraiment restés un des plus merveilleux belvédères alpins que nous connaissions. Nous faisons cette réflexion mercredi dernier, en y admirant le lever du soleil, en compagnie d'une centaine de forestiers de Suisse. Et nous jouissons d'autant plus vivement de ce spectacle que, grâce au chemin de fer, nous étions arrivés au sommet frais et dispos. Oui, alpinistes, mes frères, il arrive un moment, hélas! où l'on ne peste plus contre les voies ferrées à la montagne, où l'on se félicite même d'en rencontrer dont le tracé soit pareil à celui du Glion-Naye, c'est-à-dire où l'on puisse voir le paysage sous ses aspects les plus divers. Mais ce n'est pas de la classique sommité de Montreux que nous voulions vous parler; elle est trop connue des lecteurs du *Conteur vaudois*.

Les parages du col de Chaude, d'Aveneyre et de la Joux-Verte leur sont peut-être moins familiers. De Villeneuve ou du village fribourgeois d'Allières, on gagne sans difficulté aucune le col de Chaude, d'abord par une bonne petite route, puis par un chemin muletier. Mais du jardin alpin de Naye, la promenade est moins aisée pour qui n'a pas le pied montagnard. On se trouve constamment sur des pentes de gazon si roides qu'elles semblent tomber tout droit dans l'abîme, sur des pentes où un soupçon de piste apparaît et disparaît alternativement, sur des pentes enfin où les souliers mal ferrés ont le vertige et où le gendre le plus féroce n'aurait même pas le cœur de promener sa belle-mère!

C'est par cette voie pittoresque que l'aimable forestier de l'arrondissement de Vevey, M. Badoux, qui était le chef de course, se proposait de faire passer ses collègues de la Société suisse des forestiers, et les dames qui les accompagnaient. Deux ou trois des sociétaires seuls savaient à quoi s'en tenir sur les « agréments » de ces parages; aussi s'étaient-ils équipés en conséquence. La plupart des autres, malgré les avertissements qu'ils avaient reçus la veille, étaient venus avec leurs bottines de ville. « Au nom du ciel, faites-y planter quelques gros clous par le portier de l'hôtel de Naye! » leur avait encore recommandé, le matin même, M. Badoux, un peu inquiet de tant d'insouciance ou plutôt de la confiance inébranlable qu'il inspirait à son entourage.

Le malheur est que le portier de Naye ne ferre pas la chaussure. Ouvrir et fermer l'huiss, éveiller les voyageurs qui tiennent à voir les doigts de rose de l'aurore, empocher les pourboires, cirer les bottes, passe encore! mais y ficher des pointes, jamais! On sait ce qu'on se doit, Himmelkreuzdonnerwetterparapluie! Ce même souci de la dignité, nous l'avions rencontré il y a huit jours chez un marchand d'es-carpins de Domo-d'Ossola: « Ferrer vos souliers, nous dit-il en nous toisant du haut de sa grandeur, ferrer vos souliers? pour qui me

prenez-vous? Allez chez un savetier, monsieur, vous en trouverez tant que vous voudrez! »

Les cent excursionnistes s'engagèrent donc avec leurs seuls moyens sur les rampes traitresses. Les yeux encore pleins du vif coloris des fleurs dont regorgent les rocaillies du jardin La Rambertia, ils descendaient les premiers pas en souriant, en fredonnant gaîment quelque air de Daleroze ou de Doret. Un drapeau fédéral, porté par un garde-forestiers, indiquait la direction à suivre, tandis qu'une autre petite bannière, aux couleurs vaudoises celle-ci et qui flottait à l'arrière-garde, suivait les retardataires. Bientôt, cependant, les chants cessèrent et la distance entre les deux drapeaux se fit toujours plus grande. Les talons veufs de clous commençaient à hésiter. « Courage! s'écriait M. Badoux, c'est ici le point le plus malaisé de l'itinéraire; le reste ira comme sur des roulettes! » A ces paroles, prononcées sur le ton d'une réconfortante assurance, les craintifs se ressaisirent, la queue de la colonne rejoignit le centre et celui-ci retrouva la tête. Comment défailir au reste en voyant l'infatigable chef de course courir de l'un à l'autre avec une légèreté d'oiseau et sans autre appui qu'un parapluie dont il ne se servait même pas en guise de bâton! Comment ne pas continuer d'avancer, quand de jeunes dames et des forestiers septuagénaires donnaient l'exemple de l'intrépidité! Ainsi que le déclara plus tard un des sociétaires qui n'est pas précisément alpiniste, la présence du beau sexe empêcha la virilité masculine de capituler.

Cette virilité ne sombra pas, mais l'épreuve fut rude. Songez que la longue caravane comptait des messieurs légèrement bedonnants, qui s'étaient couchés à une heure du matin et levés déjà à trois, après une soirée au Kursaal de Montreux, où les crus généreux avaient coulé à flots. Ils manquaient un peu d'entraînement et ils avaient beau ne cheminer qu'en chemise et en pantalon, la sueur ruisselait de leur front comme l'eau sur la roche du Seex que Plliau, au-dessus de Clarens.

On arriva à un endroit où il semble que la montagne va piquer une tête dans la Tinière. De sentier, plus trace. Il faut sauter d'une motte de gazon à l'autre, le corps légèrement renversé en arrière, afin de ne pas être emporté par l'élan. Simple jeu pour des montagnards ou pour des touristes équipés normalement; pour les autres, corvée atroce.

— Est-ce que cette sale descente va durer longtemps? fit l'un de mes voisins en s'épongeant le crâne avec rage.

— Je commence à en avoir plein le dos et les jarrets! murmura un autre.

— Ce diable de Badoux aurait-il voulu se payer notre tête?

— *Ja, der chaibe Badoux!* s'écria un confédéré des bords de la Limmat en partant d'un bon rire qui secouait toute sa corpulente personne.

— Mesdames et messieurs, proclama la voix claire du chef de course, c'est bien ici le moment le plus fatigant de la journée; mais nous

sommes au bout de nos tribulations. Ce point gris que vous voyez à vos pieds, c'est le chalet de Raffevex, à quelques pas du col de Chaude. Nous y serons dans cinq minutes et, de là, un amour de chemin vous hissera au Prê d'Aveneyre et au pâturage d'Ayerne, aussi commodément qu'un ascenseur d'hôtel. En avant donc et serrons les rangs!

Le moyen de ne pas avancer avec un chef pareil! On dévale donc avec un regain de courage jusqu'à une côte coupée d'une de ces étroites terrasses où les montagnards empilent leurs meules de foin. Mais quels efforts de la cheville et du jarret avant de gagner ce précieux reposoir, et que de jurons étouffés, de peur toujours de trahir le prestige masculin devant les dames! Si glissante est la pente que le chef de course lui-même s'accorde le luxe d'un faux-pas. Croyant qu'il va choir, le jovial Zurichois ne se sent pas d'aise: « Hi, hi, hi! la bonne farce, si ce tonnerre de Badoux pouvait rouler un peu sur sa belle pelouse! »

— Cette fois-ci, mesdames et messieurs, c'en est réellement fini de nos peines, car le plus terrible était précisément de descendre cette dernière rampe.

Devenue un peu sceptique, la caravane hâlante considère le paysage sans mot dire. L'aspect des lieux la réconforte cependant. Elle a atteint un sentier, un bon petit sentier qui n'a plus rien d'hypothétique et qui conduit presque horizontalement au chalet de Raffevex. L'entraîn et la gaité reviennent peu à peu.

— Y a-t-il une brasserie à votre chalet?

— Je donnerais bien cent sous pour un bock!

— Et moi dix francs pour un boutillon de nouveau!

A défaut de petit blanc et de blonde bière, on s'attaque à la fontaine rustique, à deux pas du chalet. Si elle n'a pas tari après le départ des forestiers, rien au monde ne l'empêchera de couler.

De ce point aux vallons de l'Hongrin et de l'Eau-Froide, par le Perthé d'Aveneyre, c'est, ainsi que le disait le chef de course, une promenade délicieuse. N'empêche qu'en arrivant au chalet modèle d'Ayerne, la caravane éprouva le besoin de se remettre le plus complètement possible des émotions de la matinée, et que jamais touristes affamés et altérés ne firent autant honneur au plus succulent des dîners champêtres. Et le plus heureux de tous, en voyant l'allégresse générale, c'était encore, comme le fit remarquer son ami de Zurich, c'était *der chaibe* Badoux!

V. F.

Que les temps sont changés!

ON a souvent et avec raison reproché au roman et au théâtre modernes de se complaire en de macabres sujets: crimes, suicides, maladies, etc.

Cette tendance n'est toutefois pas très nouvelle. Il y a quarante ans déjà qu'elle donnait au spirituel Monselet l'occasion d'un joli mot.

Le poète Baudelaire récitait un soir, à Monselet, une de ses œuvres: *Le voyage à Cythère*:

Quelle est cette île triste et noire ? — C'est Cythère, Nous dit-on, un pays fameux dans les chansons.

Il était assis dans un fauteuil et récitait, les yeux baissés, articulant distinctement chaque mot d'une voix sèche et claire. Quand il en fut venu à ce vers dans la description qu'il fait du pendu de Cythère :

Les intestins pesants lui coulaient sur les cuisses. Il vit que M. Monselet était mal à l'aise, et il lui demanda d'un air étonné :

— Et qu'eussiez-vous mis à la place ?

— Une rose, répondit M. Monselet.

Et le critique ajoute : « Ce que c'est que le monde ! Au temps jadis on plaisait avec des *amours* et des *baisers*. Voyez Dorat. Maintenant on nous charme avec des maladies et des crimes. »

La mort a du bon.

MÉDITATION CANICULAIRE

Je ne sais quelle fâcheuse rencontre m'a mis aujourd'hui en tête des idées fantasques et un brin macabres. Parlons de la mort, voulez-vous. Oh ! ne frissonnez pas, car je m'empresse de laisser de côté la mort des ministères, celle de la Douma et celle des espérances de tel ou tel candidat resté sur le carreau : c'est bien trop triste. Parlons de la mort toute simple, de celle qui nous attend tous, vous, moi et les autres.

Laissez-moi vous dire tout le bien que j'en pense, de la mort, que trop souvent l'on dénigre injustement.

Eh bien ! oui, la mort a du bon ; elle rend souvent des services dont, semble-t-il, on méconnaît trop le prix. Oh ! mais notre ingratitude ne la lasse point ! Elle poursuit sa tâche sans faiblesse.

D'abord, au moribond qui se tord sur son lit de souffrances, sans espoir de guérison, ne donne-t-elle pas le bon sommeil sans fièvre et sans douleurs, que n'ont pu lui procurer tous les calmants inventés par les disciples d'Hippocrate ? Et le médecin aussi, à bout de ressources et d'arguments devant ce patient obstiné, en dépit ou à cause de ses drogues, à lorgner l'autre monde, n'éprouve-t-il pas un certain soulagement en voyant la mort l'affranchir d'un souci auquel sa science n'avait plus rien à opposer ?

Et l'homme, que poursuit la meute criante des créanciers, trouve dans la mort le meilleur moyen de les distancer. Entre eux et lui, elle creuse un abîme devant lequel s'arrêtent les plus hargneux et les plus intrépides.

Chez les époux qu'une indomptable incompatibilité d'humeurs conduit, malgré eux, aux aménités de langage et aux arguments frappants, le départ, pour un monde meilleur, de l'un des incompatibles est une solution toute naturelle, plus naturelle cent fois que le divorce, moyen tracassier et coûteux. Et puis, le survivant peut alors porter bien en évidence le deuil de l'« être cher ». Et, pour la femme particulièrement, cette innocente parade de désolation est une invite à de nouvelles épousailles.

Tel grand homme parvenu au faite des honneurs, au sommet de l'échelle et qui voit, bien malgré lui, son étoile pâlir, dut à une mort opportune de passer à la postérité avec toute sa gloire. Que la terrible visiteuse se fût attardée quelque peu, et elle n'eût plus trouvé qu'un simple « pékin » chez cet immortel dont la vie avait fait tant de bruit !

Le chansonnier n'a-t-il pas dit :

— Mon enfant, quel éclair sinistre !
C'était l'astre d'un favori,
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.

Donc, vous qui avez l'heur ou le malheur de vous trouver dans un des cas que je cite, ou dans tout autre semblable, ne regardez point la mort de si mauvais œil. Je vous le disais : la mort a du bon.

Pour moi qui, grâce aux dieux, ne suis ni moribond, ni médecin, qui n'ai que quelques créanciers patients, pas d'épouse acariâtre et moins encore de gloire à sauver de l'oubli, mais qui sais compâtrer aux misères des autres, je vous le dis en toute franchise, une fois le moment venu de « passer », si cela peut vous être agréable, je vous céderai volontiers mon rang. Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde, même si l'on ne doit pas être payé de retour.

H. B.

La belle nature, fi donc !

De nos jours, on se promène beaucoup ; si ce n'est plus à pied, c'est en chemin de fer, en vélo, en auto, voire même en ballon. On ne sait plus rester en place. Nous sommes des gens en l'air. Il n'en fut pas toujours ainsi, en notre pays. Voici, à ce propos, ce que dit M. Eugène Mottaz, dans une peinture du *Pays de Vaud au siècle passé*, publiée, il y a quelques années, par la *Revue du Dimanche* :

On se promenait très peu. Dans la seconde moitié du siècle passé, l'influence des modes anglaises se faisant sentir de plus en plus, tout cela changea un peu et lorsque le célèbre médecin genevois Tronchin l'eut conseillé, on commença à faire des promenades, non pas pour respirer l'air vivifiant, non pas pour admirer les rives de nos lacs, mais parce que cela était de bon ton. Cela s'appelaient *Tronchinier*.

« Les dames de St-François sont parties à trois heures après-midi, écrivait en 1757 une demoiselle de Lausanne à M^{me} Clavel de Brenles* ; elles ont été chercher de l'ombre apparemment dans quelque bosquet, sous quelques arbres touffus, peut-être sous quelque berceau de jasmin et de chèvrefeuille ; que vous vous trompez ! Cela serait beau, vraiment, que des dames de la ville allassent sans façon s'asseoir sur l'herbe, qu'elles écoutassent chanter les oiseaux, qu'elles entendissent murmurer les ruisseaux ; ne voudriez-vous pas qu'elles admirassent la belle nature ? Mettez-vous à la raison, ma chère madame, et comprenez une fois pour toutes que cela n'est pas d'usage et d'ailleurs d'aucune convenance. »

Pour dix. — Dans une fête champêtre, un gamin s'approche de la bascule.

— Combien, m'sieu, pour se peser ?

— Vingt centimes.

— C'est que j'ai que dix.

— Je regrette ; c'est vingt centimes.

Le gamin s'éloigne, tout déconfit. Il revient soudain : « Eh bien, m'sieu, ça fait rien, pesez-moi tout de même ; vous ne m'indiquerez que la moitié de mon poids. »

Accord. — Au restaurant. Un client chauve règle sa consommation.

— Garçon, j'ai une tête de veau.

— Parfaitement, monsieur.

Bah ! — On parlait du talent que possèdent certaines personnes d'imiter à s'y méprendre le cri des animaux.

— Tout cela n'est rien, dit quelqu'un, moi, j'ai un ami, lorsqu'il imite le chant du coq...

— Eh bien ?

— Eh bien ?... Eh bien,... le soleil se lève.

* M^{me} Clavel de Brenles demeurait alors au petit château d'Ussières près de Corcelles-le-Jorat.

Po fère dèguierpi lè rat d'on ottò.

SASSE sè passàve on deçando lo tantoùt, lài a dza on par d'áoton ; po vo dere áo justo quand, vo mè tràira on get que porri pas lo vo dere, cráio que l'è l'annáie que lo valet à Muliet l'a coumenii. Ora, comptáde.

Sti deçando lo tantoùt ein aváì on par que bèvessant áo cabaret de coumouna tsi la vèva à Tiennon. (Lè z'u morta ellia vèva.) A la tràblia dè coùte la fenitra lài aváì Dzaquie lo cordagnì, avoué son fordáì tot eimpèdená, que fifave on déci de mèclliá ; vè la porta, lo bossì, que l'ètai vègná payí dau reprin, bèvessáì on demi avoué lo bolondzì ; et pu... atteinde-vo vâi que m'ein rappelo !... à la tràblia vè la trioula, vo sède, cliiau segnoule que sè mettant à djuvi quand on lau z'accoùt dedein onna pice de dhì centimes, lài aváì monsu Mota, lo protieure, et Davi à Djabram, que l'avant z'u práo su oquie à fère einseimblie, cà clli Davi sè fasáì payí tot pè lè lois ; — et pu, à la tràblia dau fornèt, Muliet, oí Muliet, avoué son gros tsapí panama et sa grocha barba rossetta ; ie bèvessáì on verratson de li. Clli Muliet l'aváì z'áò z'u ètà dein la drudze ma s'ètàì laissì rondzì pè lè protieure et, ora, sè pas pí se lài restáve onna bouna tse-mise, tot cein que l'aváì l'ètai, quemet on dit, « l'allá, lo vení et lo pétá franc », assebin ie valíá mau à monsu Mota.

— Cráio que lo teimps va tsandzì, on porráì aváì la plliodze, so fa dinse Djabram, lo baromètre l'è tot avau ; du l'annáie que mon père è môr, l'è jamé vu asse bas.

— Oí, l'è tot avau, se repond monsu Mota, i'è mè douleu que mè fant souffri qu'on diabllo vouá. Lài a dàì momeint que mè cheinto tot ráipau.

— No sein à la plliodze, fâ lo bossì ; tsi no láì a lè rat que fant on trafi de la mètsance, l'è marca de pou teimps. Cliiau vaunèze de rat, on sa pas quemet l'è destruire !

— Lo meilláo l'è oncora onna trappa ; on hov lan, on gros carron dessus, on bocon de tracllieta avoué de la tomma et quand lo rat vint... crá... dit lo cordagnì, l'è accrasá.

— Mè, fâ lo bolondzì, ie mècllieri on bocon de farna et de tsau, on ein met dein on ècouella iò ie vant. S'ein medzant, l'an l'estoma que lau z'èclliète quemet onna pronma quand plliáo.

— Sâ-to pas eincllioure on tsat dein ton galatá, que repond lo protieure, lè rat láì voliant pas restá.

— Lo meilláo l'è oncora cein : on ein accrouste ion ein via, on láì cráive lo veintro avoué onna trein, ie fâ adan dàì bramáìe de la mètsance : lè z'autro l'ant pouàre et ie dèguierpant, fâ Davi.

— Et tè, Muliet, que dit lo protieure, te tourdze quie ton brulot sein áovri lo mor, que faut-te fère po cliiau bíte ?

Et Muliet, que l'aváì zu son tsèdau barrá pè monsu Mota, trè son chètse-moqua, crètsche on bocon et láì repond :

— Lài a rein de pllie facilo : láì a qu'à láì eincllioure on protieure. Lè rat, que fant rein que de rondzì, quand verrant on protieure sè dèmaufferant que láì a binstout pe rein à dèpelhí et vant fotre lo camp de clli l'ottò tant que porrant èteindre !

Lo protieure risáì... dzauno.

MARC A LOUIS.

L'un ou l'autre. — Mais, ma tante, de quoi parlerai-je à cette dame à laquelle tu vas me présenter !

— De sa beauté.

— Et si je ne lui en trouve pas ?

— Alors, parle-lui de la laideur des autres.

Qui s'en sent s'en prend. — Deux soldats, un jour de congé, se sont attardés au cabaret. Ils ne sont pas très « fixes » pour rentrer à la caserne.